Reflet d'une intégration réussie ?

Les relations entre le football et l'immigration en France et en Allemagne

Par Ansbert Baumann*

» La France est championne du monde ! Vingt ans après son triomphe en Coupe du monde à domicile, l'équipe tricolore a de nouveau remporté le titre. Une fois de plus, de nombreux joueurs dont les familles sont issues de l'immigration ont façonné le visage de l'équipe de France. Dès 1998, la composition des onze a été stylisée comme reflet de la société française sous le slogan « Black-Blanc-Beur ». Elle a également été présentée en Allemagne comme un idéal de politique d'intégration. Dans les faits, les deux pays ont connu de nombreuses évolutions et discussions similaires.

Après avoir remporté le titre en 1998, le ministre allemand de l'Intérieur Otto Schily a déclaré : « Le succès français est un bon exemple de ce que l'intégration des immigrés peut réaliser. [...] Nous les Allemands, devrions nous inspirer de l'exemple français. » Or, il s'est vite avéré que l'image positive de l'équipe de France correspondait plus à un idéal qu'à un reflet des conditions sociales réelles en France. Cela est apparu clairement lors du match international contre l'ancienne colonie algérienne, qui s'est terminé dans le chaos en octobre 2001 et a dû être interrompu peu avant la fin du jeu. Un an plus tard, Jean-Marie Le Pen a atteint le second tour d'élection présidentielle, et une période de polarisation sociale croissante a commencé avec de graves émeutes de la jeunesse dans les banlieues, remettant complètement en question le modèle français d'intégration. L'équipe tricolore a également été rattrapée par les évolutions : en finale de la Coupe du Monde 2006, Zinedine Zidane, le célèbre héros de l'équipe gagnante de 1998, a été renvoyé après un coup de tête asséné à un adversaire, et la France a perdu la finale ; lors de la Coupe du Monde 2010, une véritable révolte a été fomentée contre l'entraîneur national Raymond Domenech, et l'équipe a été éliminée dès la phase de groupes dans des circonstances scandaleuses. Un an plus tard, l'attaquant vedette Karim Benzema déclarait : « Quand je marque, je suis français, mais quand je rate, ou qu'il y a des problèmes, je suis arabe ! »

Malgré les différents modèles d'intégration républicaine, les débats publics sur le football et l'équipe nationale en France et en Allemagne sont similaires : ici et là, les partis d'extrême-droite se sont demandés si l'équipe était « assez nationale » ; il existe aussi un différend sur le fait de chanter l'hymne national – un débat que Jean-Marie Le Pen a lancé en France pour la première fois en 1998 et qui, depuis, est revenu à plusieurs reprises – et la question est posée de savoir si les joueurs s'identifient suffisamment aux idéaux du pays.

La banlieue, l'un des plus grands réservoirs de talents

En France, depuis la création du Centre de Football Clairefontaine en 1988, des structures ont été créées qui ont permis à de nombreux joueurs issus de l'immigration d'être intégrés dans l'équipe

* Ansbert Baumann est assistant de recherche à la Chaire d'histoire contemporaine européenne à l'Université de la Sarre et enseigne également à l'Université de Tübingen et à Sciences Po Paris, Collège universitaire à Nancy.

© dpa - Sportreport

L'équipe de France de football lors de la Coupe du monde 1998 en France

nationale, et de nombreux experts estiment que la banlieue parisienne est aujourd'hui considérée comme l'un des plus grands réservoirs mondiaux de talents du football.

Cependant, il serait plus simple de tirer des conclusions directes sur les développements sociaux internes à partir d'une promotion sportive réussie, qui se manifeste dans la proportion de migrants dans l'équipe tricolore. En y regardant de plus près, les différences entre la France et l'Allemagne semblent beaucoup moins flagrantes : tout d'abord, il est frappant de constater qu'en France, différentes vagues de migration décalées dans le temps se sont reflétées dans l'équipe nationale. Ainsi, dans les années 1950 et 1960, de nombreux joueurs nationaux évoluaient avec des noms polonais ou italiens ; dans les années 1970 et 1980, des joueurs espagnols et portugais sont venus s'y ajouter. Dans les années 1970, des joueurs à la peau foncée venus des territoires français d'outre-mer, comme Marius Trésor de Guadeloupe ou Gérard Janvion de Martinique, ont été nominés pour l'équipe nationale, puis, à partir des années 1980, de plus en plus de joueurs d'origine africaine ont été sélectionnés, comme par exemple Jean Tigana, né au Mali, qui a été l'un des joueurs centraux de l'équipe du championnat d'Europe 1984.

Les évolutions de l'immigration se reflètent cependant également dans les noms des joueurs internationaux allemands : depuis les années 1920, par exemple, il y avait des représentants des familles d'immigrés de Mazurie et de Pologne, en particulier les joueurs de premier plan Ernst Kuzorra et Fritz Szepan ; le même groupe d'immigrés était également fortement représenté dans les années 1950, 1960 et 1970 par des joueurs tels que Hans Tilkowski, Reinhard « Stan » Libuda et Rüdiger

Abramczyk. Par ailleurs, il y avait des joueurs établis tels que les champions du monde Jupp Posipal et Rainer Bonhof, ou le champion d'Europe Mirko Votava. Depuis les années 70, des joueurs à la peau foncée jouent dans l'équipe nationale allemande : Erwin Kostedde, qui a joué son premier match international en 1974, était le fils d'un GI afro-américain et d'une mère allemande, tout comme Jimmy Hartwig, qui a disputé son premier match sous le maillot national en 1979. Depuis les années 1990, l'immigration dans le cadre de la politique de recrutement allemande (1955-1973) se retrouve dans l'équipe nationale allemande avec des joueurs comme Bruno Labbadia, Fredi Bobic et Mustafa Dogan, qui a fait ses débuts en équipe nationale en 1999 en tant que premier joueur d'origine turque.

Les évolutions de l'immigration se reflètent cependant également dans les équipes

La prétendue nouvelle ouverture interculturelle de l'équipe nationale allemande dans le cadre de la Coupe du monde 2006, appelée outre-Rhin « le conte d'été », doit donc être quelque peu relativisée. Il s'agit plutôt d'un processus dans lequel une évolution sociale globale – et donc la voie vers une société d'immigration de fait – se reflète avec un décalage dans le temps.

Ceci inclut apparemment aussi le fait que ce processus bénéficie d'une large approbation sociale en période de succès sportif et peut être remis en question de manière critique à tout moment en cas d'échec. Ainsi, selon les résultats, le footballeur Mesut Özil peut être utilisé comme un exemple d'intégration réussie, ou comme un symbole de l'échec de cette même intégration.

Quand Özil a annoncé sa démission immédiate de l'équipe nationale le 22 juillet 2018, il a attaqué la direction de la DFB (la Fédération Allemande de Football) avec une phrase qui rappelle la déclaration de Karim Benzema : « Aux yeux de Grindel et de ses assistants, je suis allemand si nous gagnons, et un immigré si nous perdons ». Avec sa démission, Özil a ouvert un débat au cours duquel de nombreux succès de la politique d'intégration de la Fédération, présentés la plupart du temps par les médias sous l'étiquette d'une équipe allemande « diverse », ont été remis en question.

C'est aussi le pouvoir d'intégration du football dans la vie quotidienne qui est remis en question, mais surtout au niveau local dans les ligues inférieures, où les clubs dont les joueurs sont issus de l'immigration sont souvent confrontés à des préjugés. On oublie que le football dans les deux pays a toujours été un sport largement influencé par les migrants, que des clubs comme le FC Schalke 04 était autrefois qualifié de « club des polaks » et que les premiers clubs monoethniques ont vu le jour en République fédérale d'Allemagne dès le début des années 1960. L'objectif était d'offrir une activité de loisir significative aux jeunes travailleurs à prédominance masculine qui s'étaient installés dans le pays depuis 1955 dans le cadre de la politique de recrutement. Les statuts de la Fédération Allemande de Football n'autorisaient à l'époque que deux joueurs étrangers pour les équipes d'amateurs, de sorte que les « travailleurs immigrés » étaient contraints de former leurs propres équipes, qui se mesuraient alors à d'autres « équipes de travailleurs immigrés ». Rien que dans le Bade-Wurtemberg, par exemple, entre 1961 et 1971, des associations de football grecque, turque, italienne, espagnole et yougoslave ont été créées pour organiser régulièrement des matches. Les migrants jouant au football sont donc restés entre eux et ont ainsi accentué leurs particularités culturelles qui les distinguaient de leur environnement.

Cette tendance à se démarquer des autres est pourtant un processus tout à fait normal qui a pu être observé, par exemple, au cours des premières décennies du 20e siècle parmi les équipes polonaises dans la région de la Ruhr. Il en va de même pour les premiers « clubs étrangers » en France, où, par exemple, les supporters suisses ont fondé leur propre club à Paris peu après le tournant du siècle, ou encore un club de football arménien fondé à Valence en 1922. Grâce aux migrants nés en Pologne qui ont fondé la Fédération polonaise de football en France en 1924, il y avait aussi des contacts étroits dans la région de la Ruhr – au

Foto: privat / Baumann

L'équipe du FC Ankara Gengenbach, un club d'immigrés turce fondé en 1965

moins deux des joueurs qui ont disputé le dernier match de Coupe de France pour le RC Lens en 1948 (Stefan Dembicki et Michel Lewandowski) sont nés enfants de migrants polonais dans la région de la Ruhr !

En Allemagne, à partir des années 1970, les « enfants des travailleurs immigrés » jouaient souvent dans les équipes de jeunes des clubs locaux, car dans la plupart des cas, les clubs de migrants ne disposaient pas de section jeunesse. Comme les joueurs de nationalité étrangère qui avaient joué pendant au moins deux ans dans une équipe allemande de jeunes étaient considérés comme des « Allemands du football » au sens du règlement de la Fédération Allemande de Football, ils ont ensuite été autorisés à jouer dans les équipes masculines de ces clubs, ce qui leur a valu une acceptation croissante dans leur environnement social. Dans une perspective à plus long terme, le football a ainsi contribué de manière significative à l'intégration des migrants dans les deux pays.

Un examen comparatif de la situation en Allemagne et en France montre surtout que l'histoire de l'immigration ne doit pas être interprétée avant tout comme une histoire des minorités nationales. Au contraire, la migration de main-d'œuvre était un processus qui représentait un élément constitutif du développement historique des deux pays : les années de la politique de recrutement allemande entre 1955 et 1973 ont constitué une phase de transformation pendant laquelle l'Allemagne est devenue une société d'immigration de facto, et elles ont été en même temps un facteur central pour le développement économique, social et socioculturel du pays. Il n'y a pas de caractéristiques nationales statiques, et tout comme Beethoven, le fils d'un migrant, a empreint la musique allemande, le football allemand d'aujourd'hui est lui aussi incarné par les enfants de migrants.

Et si vous vous souvenez que Dürer avait des ancêtres hongrois et Goethe, des ancêtres sans doute turcs, il devient clair que l'Allemagne peut elle aussi se targuer d'avoir derrière elle une longue histoire de l'immigration – quel que soit l'actuel champion du monde de football.